

“Le Coglais... ...Avril 68”

Des ouvriers, des paysans, des patrons,
des élus, des jeunes, parlent de leurs
problèmes.

*Texte du film réalisé par un groupe de jeunes du Coglais, au cours
d'un stage de la Fédération du Cinéma Français pour la Jeunesse,
sous l'égide de l'Association pour le Développement du Canton
de Saint-Brice-en-Coglès.*

“Le Coglais... ...Avril 68”

Des ouvriers, des paysans, des patrons,
des élus, des jeunes, parlent de leurs
problèmes.

AVERTISSEMENT. — Les propos contenus dans cette brochure ont été recueillis par les jeunes pendant le stage. Ils ont été rapportés intégralement. Ils reflètent parfois des opinions divergentes. Ces opinions n'engagent que leurs auteurs. Nous espérons que ceux qui ne partageront pas ces points de vue auront l'occasion de l'exprimer au cours des discussions qui suivront la projection du film.

Texte du film réalisé par un groupe de jeunes du Coglais, au cours d'un stage de la Fédération du Cinéma Français pour la Jeunesse, sous l'égide de l'Association pour le Développement du Canton de Saint-Brice-en-Coglès.

Nous sommes dans le Coglais

« Nous sommes dans le canton de Saint-Brice-en-Coglès dont la population est d'environ 11.000 habitants. Ce canton est composé de 11 communes. Saint-Brice est le chef-lieu. Au dernier recensement, cette commune avait 1.971 habitants. Aujourd'hui, elle doit en avoir 2.050 environ. Cette augmentation vient du fait que des usines s'y sont installées. La population du reste du canton se maintient... »

Les agriculteurs font de l'élevage et des céréales.

Un peu partout dans le canton, on travaille dans le granit. »

DU GRANIT, PARTOUT

Vous pouvez creuser plus ou moins, y a du granit. La mairie, l'école ont été faites sur une carrière. L'église est construite sur un rocher. La maison en face, est construite sur un rocher.

Le granit, c'est un facteur certain d'économie dans le Coglais. Y a de nombreuses familles qui vivent uniquement du granit. Le chef de famille travaille là-bas dans les ateliers de granit et la femme est souvent sur sa terre, sur une petite exploitation si on peut dire.

Pour les Côtes-du-Nord, le Finistère, le Morbihan et l'Ille-et-Vilaine, 3.000 ouvriers travaillent dans le granit. Et près de 1.000 ouvriers pour l'Ille-et-Vilaine seulement.

Y a des ouvriers qui travaillent dans des carrières et des ouvriers qui travaillent dans des chantiers. Dans le Coglais, 360 ouvriers travaillent dans des ateliers de monuments funéraires et 210 dans la voirie et le bâtiment.

Dans les carrières, ils font 45 heures par semaine et dans les chantiers de monuments, on dépasse les 50 heures.

Les salaires changent peut-être un peu selon le nombre d'heures mais pas extrêmement. Il y a une grande différence entre le minimum et le maximum. Dans les salaires moyens, on peut citer très nettement en-dessous de 4 F., 3,50 F., 3,60 F. Mais il y a beaucoup de salaires inférieurs à 3 F.

Les Agriculteurs et leurs problèmes

LA GRANDEUR DES EXPLOITATIONS ET LE VIEILLISSEMENT DE LA POPULATION AGRICOLE

Dans le canton, y a un problème, c'est la superficie des exploitations et il y en a un deuxième, c'est le vieillissement de la population agricole. On s'aperçoit qu'il y

a de moins en moins de jeunes agriculteurs à prendre des fermes. Le problème du vieillissement des agriculteurs se pose parce que l'homme qui a 50, 55 ans, il dit : « moi, j'ai ma ferme, je l'ai toujours exploitée et je pense que je peux continuer » ça se défend mais si on parle « problèmes économiques », ça ne se défend plus. Y a des gens qui vivent avec 10 hectares divisés en 10 ou 15 parcelles. Ça ne se défend plus. Le remembrement a, au moins, l'avantage de mettre toutes les parcelles de terre en bordure de route.

Ils ont un champ à 3 km, l'autre à 6 km et ils ne veulent pas enlever les haies, ils ne veulent pas mettre en commun. « C'est mon champ » qu'ils disent. Alors, ils perdent un temps fou à aller d'un champ à l'autre. Au lieu de suivre un plan comme en Russie, par exemple. Oh oui ! Oh oui ! Les kolkozes, ça ne marche pas. Après tout, ils font ce qu'ils veulent. Malheureusement à Saint-Marc, c'est pas facile de faire un remembrement par suite de ces carrières et de ces rochers qui sont partout. On a un coin qui pourrait le faire ; l'autre ne le peut pas.

LE REMEMBREMENT

Le remembrement, on dit : « Dans 10 ans, ça sera dépassé ». Peut-être. Dans 15 ans, la surface des exploitations aura sûrement augmenté. Tout est lié, bien sûr. On nous dit qu'en France, la superficie moyenne est plus élevée que sur l'ensemble du marché commun. Les Hollandais vivent sur des petites exploitations ; alors les Hollandais sont des gens qui ont 30 ans d'avance sur nous au point de vue technique.

La moyenne des vaches hollandaises est de 4.000, 4.500 litres. Chez nous, on arrive difficilement à 2.000 litres. Alors, tout ça s'enchaîne. Bien sûr, dans la bataille du lait, actuellement, les Hollandais sont favorables à des mesures brutales parce que, de toutes façons, ils resteront et les producteurs français tomberont.

LE JEUNE EST SUR DE TOUT BOULEVERSER

Les premières années, le jeune qui prend une exploitation se lance parce qu'il est sûr de sa technique. Il est sûr qu'il va tout bouleverser. De toutes façons, ce qui a été fait par ses parents est plus ou moins valable. Il entre difficilement dans un mouvement de producteurs. Il entre difficilement surtout dans une C.U.M.A. Il a son matériel à lui. Et puis au bout de 3 ou 4 ans, il s'aperçoit que les difficultés commencent parce qu'après 3 ou 4 ans le matériel a des coups durs. Mais les remboursements arrivent quand même parce qu'automatiquement les remboursements n'ont pas de coups durs. Ça suit. Alors, à ce mo-

ment-là, le jeune commence à réfléchir. Il voit qu'il s'est engagé dans une certaine ligne et qu'il est difficile de faire marche arrière. Les gens, autour de lui, se sont arrangés ; alors, lui aussi, s'arrangera.

IL FAUDRA SE GROUPE

On parle beaucoup d'agriculture de groupe. A mon avis, ce sera la seule solution, ou, du moins, une bonne partie de la solution. Parce qu'on peut se battre pour les prix, il ne faut pas se faire d'illusions, les prix agricoles n'augmenteront pas tellement. Il faut absolument s'organiser pour produire dans les meilleures conditions. Il ne faut pas avoir 30.000 F. de matériel sur 10 hectares. Il ne faut pas, non plus, avoir 30 porcs à l'engrais sur une exploitation quand le porc peut laisser, dans les meilleures conditions 20 à 30 F. de bénéfice.

Il faut s'orienter vers des ateliers de production assez importants, à l'échelle humaine, bien sûr. Quand on aura des ateliers de 500 ou de 1.000 porcs, on sera automatiquement intégré. On sera intégré soit dans une coopérative, ce qui, à mon avis, serait la meilleure solution, soit par un industriel qui nous mettra l'aliment et se chargera de la commercialisation mais alors l'agriculteur sera devenu un salarié et c'est tout.

ON NE SENT PAS LE BESOIN DE S'ORGANISER

Pour vivre correctement, il faudrait 25 hectares et être propriétaire. Autrement, on n'y arrivera pas.

On reproche au syndicalisme agricole d'avoir fait beaucoup de social et pas suffisamment d'économique. Mais je pense que les deux sont liés. Il y a 1,5 million exploitations en France. On va en supprimer 1 million et il n'est pas certain que les 500.000 vivront mieux. Ils auront peut-être un revenu plus important mais quelle vie auront-ils et que fera-t-on des autres ?

Aujourd'hui, il y a beaucoup de petits, mais chacun

est indépendant. La femme fait valoir la ferme. L'homme va chercher un emploi à l'extérieur dans les carrières. La ferme fait vivre le couple. Le loyer d'une ferme de moins de 10 hectares n'est pas plus cher qu'une maison nue. Et il y a quand même des avantages en nature sur ces petits lopins de terre. Mais c'est une évolution, sur le plan économique, parce que ces gens-là ne sentent pas le besoin de s'organiser puisqu'ils vivent indépendamment de l'agriculture.

IL FAUT QUE LA PROPRIETE NOUS LAISSE LE DROIT DE VIVRE

Il y a aussi un autre problème pour l'agriculture. Dans l'arrondissement, 60 % des exploitants vivent en fermage. Le statut du fermage est encore régi, en partie, par le code qui a été mis en route sous Napoléon. C'est dire qu'il est plus ou moins valable.

Le jeune qui prend une exploitation veut d'abord investir. Pour investir, il lui faut l'autorisation du propriétaire pour avoir le permis de construire. Le propriétaire ne veut pas s'engager parce qu'il sait que si le fermier quitte, il devra rembourser les investissements faits, compte tenu de l'amortissement. C'est lié au problème de la propriété d'exploitation. Je pense que les fermiers ne sont pas contre la propriété foncière mais il faudrait que cette propriété leur laisse le droit de vivre. Certains agriculteurs vivent exactement dans les mêmes conditions que l'épicier à qui on interdirait d'avoir une machine à calculer sur son comptoir.

NOS DIFFICULTES SONT LIEES

Il faut que les agriculteurs comprennent que leur avenir est lié au développement global du canton, au développement général. Les commerçants ont des difficultés comme nous. Je crois que tant que les paysans et les commerçants n'auront pas compris que leurs difficultés sont liées, il n'aura rien de possible.

Le développement du canton est lié aussi à l'industrialisation de la région.

LA PREMIERE REVENDICATION, C'EST L'ECOLE

J'ai deux garçons. Je pense que s'ils veulent être agriculteurs, je les enverrai à l'école le plus longtemps possible parce que je pense que la première revendication, c'est l'école. Bien sûr, maintenant on a à notre disposition beaucoup de techniciens qui sont des gens compétents mais qui sont des gens qui ont un langage ; ils ont été à l'école, ces gens-là. Alors, c'est très difficile pour eux de faire la

Grande VENTE RÉCLAME

Du 15 Janvier au 15 Février 1970

Parures de lit "LINGERIE"
Linge de table et de toilette

Dépositaire
des premières Marques

Maison GOBY-BOUVET
SAINT-BRICE-EN-COGLÈS

Du Choix - De la Qualité aux meilleurs Prix

gymnastique pour repartir à parler avec des gens qui ont une formation scolaire de bas niveau, le certificat à peine. Bien sûr, on implante des C.E.G. mais est-ce suffisant ? Est-ce que ça ne va pas inciter les gens à envoyer leurs enfants pendant 2 ou 3 ans dans les C.E.G. et après ils reviendront à la ferme. Le jeune qui a passé 4 années en maison familiale s'adapte difficilement à la petite exploitation et veut quitter la ferme qui a une trop petite surface. A ce moment-là, c'est la formation générale qui lui manque. C'est ça pour nous, parents de 1968, qui avons des jeunes à orienter, nous ne devons pas les éloigner automatiquement de l'agriculture, mais nous devons leur donner une formation de base suffisante pour leur permettre de continuer dans l'avenir et pour leur permettre de trouver place.

Les Ouvriers et le Granit

LES JEUNES PARTENT

— Nous n'avons, peut-être pas, pour l'instant, de chômage mais beaucoup de jeunes partent et surtout ceux qui réussissent leur C.A.P. Ils partent parce qu'ils voient beaucoup des anciens de ce métier-là qui, à 30 et quel-

"TOUT CE QUI CONCERNE LE GRANIT ET SES APPLICATIONS"

MONUMENTS FUNÉRAIRES
et Granit Français et Etrangers

TRAVAUX D'EAU
— Bordures de Trottoirs —
— Bouches d'Egouts —

S^{TÉ} SIMON & GILET

SAINT-MARC-LE-BLANC - Tél. 107

Représentant : Bernard SIMON

Ingénieur C.E.S.T.I.

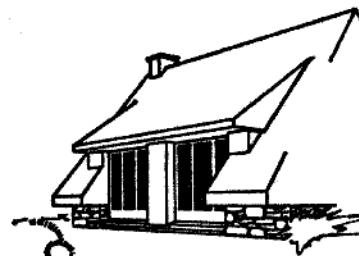
PARIS (8^e) Tél. 606-48-01

ques années sont usés. Ils ont vu leurs parents condamnés, à 45, 48 ans, par la maladie à ne plus travailler. Il n'y a pas plus de 2 % des travailleurs qui atteignent 65 ans sans encombres. Si nous faisons la comparaison avec les ouvriers paysans et les paysans, il y a certainement une grosse marge. Il n'y a aucun rapport.

NOUS DEMANDONS A ETRE CONSIDERES COMME DES HOMMES

Nous avons, depuis longtemps, un syndicat mais, en réalité, c'est maintenant qu'il s'efforce d'être un vrai syndicat, d'avoir des hommes représentatifs sur le chantier, des délégués. Nous avons réussi à avoir des délégués sur les chantiers. Maintenant nous avons du mal à les faire discuter de leurs problèmes sur chaque chantier particulier. Nous demandons à être considérés comme des hommes car, malheureusement, ce n'est pas toujours le cas dans certains chantiers. Nous demandons à disposer, dans les chantiers, de vestiaires, de douches et d'autres installations correctes. Nous demandons aussi l'exercice, sans entrave, du droit syndical notamment sur les lieux du travail, et l'abaissement de l'âge de la retraite.

On livre de la bordure pour les travaux publics. On travaille beaucoup pour Paris. On fait de la bordure « striée ». On travaille pour le bâtiment aussi.



E.C.O.

Entreprise Générale Bâtiment
et Bureau d'Etudes

TRAITE SÉPARÉMENT :

- Maçonnerie
- Charpente
- Menuiserie
- Carrelage
- Moquettes
- Fermetures

M. VERGER

TECHNICIEN-CONSTRUCTEUR

14, rue Chateaubriand

Tél. 9-51 - **FOUGÈRES - 35**

ET ASSURE GLOBALEMENT

**ETUDES ET CONSTRUCTIONS
DE MAISONS TRADITIONNELLES**

à PRIX NETS FORFAITAIRES tout compris

LE POUVOIR D'ACHAT EST EN REGRESSION

Le pouvoir d'achat est vraiment en régression parce que les augmentations de salaires sont loin de compenser les augmentations du coût de la vie.

Les granitiers ont gueulé parce qu'on prenait du granit au Portugal. Ça revient à moins cher à l'état. C'est dégueulasse parce que les Portugais travaillent pour rien ou presque rien.

La main-d'œuvre française se fait payer plus cher.

Le salaire de manœuvre varie entre 2,70 F. et 2,90 F. Le mineur monte à 3 F. et le débiteur arrive parfois à 4 F.

A Saint-Marc, il n'y a pas de problèmes dans les syndicats. Les gens qui vont à la messe, les gens qui n'y vont pas, tous nous luttons pour la même chose. Le dimanche, on se rencontre, ceux qui vont à la messe et ceux qui n'y vont pas, exactement dans la même situation, et on prend un verre ensemble.

ON VOUDRAIT DIALOGUER

Nous voudrions un vrai dialogue à nos réunions partaires. Mais c'est impossible. Les patrons arrivent avec leur pourcentage d'augmentation et nous l'imposent. C'est une imposition qu'ils nous font, alors qu'on voudrait dialo-

INDUSTRIE GRANITIÈRE
ÉMILE RÉBILLON

35 - BAillé
TÉLÉPHONE 5 et 6

TAILLE SCIAGE ET POLISSAGE

des Beaux Granits
Français et Étrangers

Spécialités :

Monuments
Art décoratif (cheminées, dallage, etc...)

guer, mais y a rien à faire. D'après les patrons, c'est toujours les ouvriers qui ont tout. Des ouvriers nous poussent à passer à l'action dans tous les bassins, notamment dans le bassin de Louvigné. Les patrons n'aiment pas qu'on parle de « social », de « solidarité », de « justice », de tout ça. Ils n'aiment pas beaucoup ces grands mots-là. Et il ne faudrait pas seulement faire que d'en parler, il faudrait agir. Le patron qui discute sérieusement voit bien que l'ouvrier, dans ce sens-là, a raison.

Les Patrons et le Granit

Les granitiers sont là depuis toujours. Toutes nos églises, tous nos châteaux ont été faits dans le bassin du Coglais ; il y a de ça 500 ans. C'est loin. Le bassin du Coglais est le canton par lui-même. Toutes les églises qui ont été conçues en granit sont sorties de ce sol. Et on ne voit aucun trou. Le granit était donc en surface. Actuellement on est obligé de creuser dans la terre pour trouver le granit.

C'est une vieille industrie qui ne s'est mécanisée que ces dernières années seulement. Je pense à des débouchés que nous pourrions entrevoir : les revêtements muraux, les dallages. Pour arriver à ces débouchés, il faudrait encore investir et installer des machines encore plus perfectionnées, des chassis à lames diamantées, des chassis multi-lames, des débiteuses multidisques, des polisseuses automatiques à très grands rendements.

Le Bois

Le remembrement, c'est un problème. La plupart de nos scieries sont des scieries de campagne qui vivaient de ce produit de la campagne, de ce produit du sciage du bois champêtre.

Les petites entreprises espèrent survivre tant que l'arrachage des talus durera ; car à la campagne, on ne replante pas.

Le problème du bois ne se situe pas qu'au niveau de la région mais au niveau de la France et aussi du marché commun.

Dans notre région, il n'est pas possible d'envisager de créer un groupement d'achat ni un groupement pour le transport. Je crois qu'on est trop individualistes.

Une Laiterie

Notre zone de ramassage est assez étendue. Nous couvrons environ 70 communes bretonnes et normandes.

Je crois pouvoir dire que nous sommes une des premières maisons de France pour la fabrication de la caséine, tant en quantité qu'en qualité. Les maisons qui nous achè-

tent nos caséines exportent vers les pays étrangers, le Japon, l'Amérique, la Thaïlande.

C'est un gros débouché pour nous. Nous aurons une autre activité indispensable à notre usine, c'est le traitement des sérums.

La S.P.L.I.

La S.P.L.I. est une usine de confection de sous-vêtements féminins. Son personnel atteint actuellement le chiffre de 350 femmes et de 50 hommes. C'est la seule entreprise qui emploie de la main-d'œuvre féminine. Ce sont des femmes ou des filles de carriers et de petits agriculteurs. L'âge varie entre 16 et 25 ans. Aucune qualification professionnelle n'est demandée. Certaines jeunes filles ont un C.A.P. de couture mais elles n'en tirent aucun avantage. On ne vous demande qu'une chose, c'est de servir la méthode vous permettant de faire le plus de travail possible dans le minimum de temps. C'est à cette seule condition que vous réussirez à faire un travail que certaines, malgré leur bonne volonté, n'arrivent pas à faire.

Le salaire est calculé d'après le SMIG. Il faut aussi compter d'après le coefficient et le rendement.

Il existe un syndicat qui est très discret. Il ne se manifeste que par les affiches. Il n'y a pas assez de contacts entre les délégués et les employés.

Les Jeunes et le Coglais

LES JEUNES QUI PARTENT SONT EXPLOITÉS

Ils n'ont pas grand'chose comme perspectives les jeunes. Une partie des fils d'agriculteurs reste à la ferme. Evidemment il n'y en a qu'un qui peut rester parce que les fermes sont petites. Et les autres s'en vont en ville. D'autres s'en vont travailler dans les carrières de granit, d'autres chez A.B.E.R.A. Mais il n'y a pas beaucoup de débouchés malheureusement. Les jeunes s'en vont à chaque époque.

Les jeunes vont à Rennes. Ils fournissent une main-d'œuvre bon marché. Ils sont exploités mais ils gagnent encore plus que s'ils restaient chez eux. Certains même ont une attache à l'agriculture ; le samedi et le dimanche, ils travaillent chez leurs parents. Mais le jour où ils seront une cellule complètement ouvrière, il ne sera plus possible de vivre. Ces gens-là, c'est l'époque de transition. Il n'est pas possible qu'ils restent dans leur vie.

— Moi je vois que la commune de Saint-Brice se démerde vachement bien. Ils ont une salle omni-sports. Ils auront une piscine. Ils ont réussi à avoir une usine. Tandis

que chez nous, qu'est-ce qu'ils font ? Ils font des chiottes et les gens vont pisser le long des murs. Voilà, comment ça se passe : on va à l'école primaire ; on passe le certificat et après, on travaille avec son père ou on va carrier.

— Moi, je ne veux pas rester ici. Quand j'aurai passé mon C.A.P., je fousrai le camp.

— Je poursuivrai mes études. Après, je ne pense pas que je resterai dans le canton.

— Dans le granit, toute une vie, sûrement pas. Je voudrais bien aller dans une usine comme Citroën.

— Je pense rester à la ferme jusqu'au service militaire. Après, je ne sais pas. J'irai en stage ou j'entrerai dans les laiteries soit comme prospecteur ou en laboratoire d'analyse.

— Moi, je continue mes études dans la technique. Je prépare mon bac de technicien. Ensuite je ne compte pas rester en campagne parce que y a rien, je ne resterai peut-être même pas en France.

— Pour nous autres, jeunes agriculteurs, ce qui est dramatique, c'est de trouver des femmes car peu de jeunes filles veulent rester à l'agriculture maintenant.

— Sans spécialité, crois-tu que tu vas gagner plus à Rennes qu'ici ?

— Oui, sûrement.

— Tu vas gagner combien de cent balles de plus ?

— Cent balles de plus de l'heure.

— Oui, mais tu dépenseras sûrement plus en ville qu'ici. Si tu veux aller en ville, c'est question des loisirs ?

— En ville, y a des clubs de jeunes et tout ça.

— Oui mais, tu dépenseras deux fois plus. Crois-tu que tu vas avoir assez d'argent pour te payer des loisirs, aller au cinéma et dans les clubs ?

— A Rennes, pour vivre à une famille, il faut 2.000 F. par mois. Ici, avec 1.300 F., tu peux t'en tirer.

— Il faut que les gens qui sont à la tête du canton se démènent vachement pour décrotter les gens.

— Oui, alors vous qui êtes jeunes, vous avez du boulot.

— Oh nous, on ne restera pas là.

— Alors, vous démissionnez ?

— On ne démissionne pas, on n'est pas engagés.

UN MAIRE PARLE

Je souhaite de tout cœur que les jeunes du canton restent ici. Mais vous savez comme moi que les jeunes

veulent une vie meilleure que celle que nous avons ici. S'ils s'expatrient, c'est qu'ils ont besoin d'une vie meilleure. Nous avons ici une maison qu'on appelle un « Foyer Rural ». Nous l'avons construit nous-mêmes, sans un centime, avec les carriers. C'est moi qui étais l'architecte. On a démarré avec 7 gars. On a fait les fondations. On a établi une liste. Les carriers ont fait, chacun, un morceau pour rien et les patrons ont donné tout le granit. On va faire une maison de jeunes. On va faire un terrain de sports pour essayer de garder nos jeunes. Mais les garderons-nous ?

Le jeune, dès qu'il a passé son C.A.P., s'il voit une vie meilleure ailleurs, il s'en va.

UNE PETITE VIE

Je pense qu'on peut rester à Saint-Brice. On peut y faire une petite vie, une petite, oui petite. Ou si on a quelques ambitions, je pense qu'on doit partir. Nous, on se plait à Saint-Brice. On a des activités qu'on a faites depuis toujours et ça nous retient quand même.

En ville, il faudra plutôt songer à lutter pour le travail uniquement. On n'aura peut-être plus l'occasion de penser à ces activités là qui sont peut-être indispensables pour l'épanouissement. Parce que je crois qu'on ne peut pas toujours penser « Travail - Argent, Travail - Argent ».

S'il n'y a pas de bouleversement dans les cantons de cette région, il n'y aura pas le quart, le tiers mettons, des enfants qui resteront.

Nous gardons, c'est malheureux à dire, ceux qui ne peuvent pas sortir d'ici, ceux qui n'ont pas la possibilité de vivre en ville. Ceux-là, on les garde. Pour ma part, j'ai formé des apprentis. J'en fais le plus possible pour essayer d'en garder. J'en ai gardé quatre depuis que j'en fais et j'en fais depuis 20 ans. C'est pénible mais c'est comme ça.

VIVRE SUR CE ROCHER

Tandis que moi, ma carrière. J'aime tant cette carrière. Vivre sur ce rocher, c'est pour moi plus qu'un rêve, plus qu'un monde. Vivre dans cette carrière, je ne saurai vous dire... Quand il y a un rocher qui est là, je le contemple, je lui parle. Je ne sais pas où donner ce que mon cœur apprend à faire.

Cette vie de carrier !...

Mais, hélas, nos jeunes ne comprendront pas.